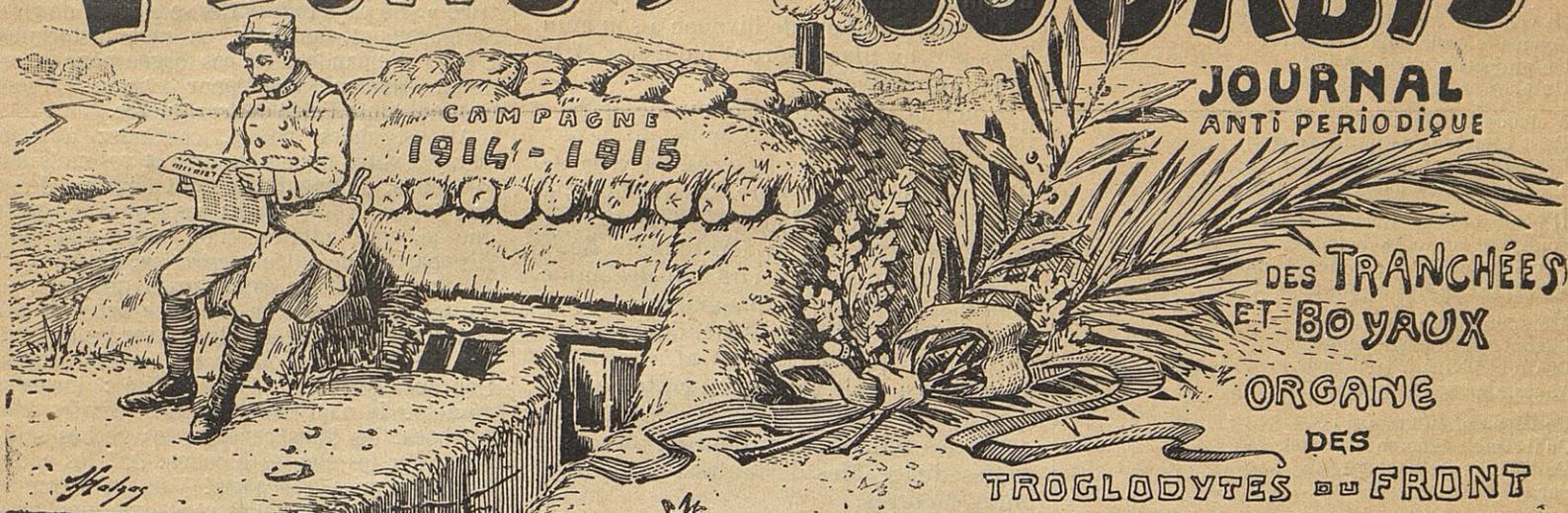


# L'ECHO DES GOURBIS



N° 6 ⊕ AOUT 1915

## ABONNEMENTS

France un an. . . . 5 fr. } S'adresser à l'Echo des Gourbis  
Étranger un an. . . 10 fr. } 131<sup>e</sup> Territorial de Campagne  
SECTEUR POSTAL 53

Le Numéro

5<sup>c</sup>.

Directeur Général : PIERRE CALEL. | Directeur Artistique : FRANC MALZAC. | Directeur Administratif : JEAN CAZES.

## UNE LETTRE D'ANATOLE FRANCE

Nous avons reçu du Maître Anatole France la lettre suivante dont nous le remercions de tout cœur et qui donnera aux poilus de nos tranchées encore plus de confiance en eux et dans la victoire.

### LETTRE

DE

M. ANATOLE FRANCE



A l'Echo des Gourbis,

J'admire de tout mon cœur et de tout mon esprit l'Echo des Gourbis, journal anti-périodique, et je vous prie, cher Monsieur Pierre Calel, d'agréer mes sincères félicitations.

Je ne sache rien de plus beau que cette gaité charmante, ce courage souriant, cet héroïsme qui semble facile et naturel.

Je vous envoie ma pensée reconnaissante.

ANATOLE FRANCE.

## CHEZ NOUS

### Décorations.

Le 13 juillet ont reçu la croix de guerre les militaires du 131<sup>e</sup> territorial ci-après cités à l'ordre du jour pour faits de guerre.

Capitaine :

M. Maury.

Lieutenants :

MM. Siquier, Cocula, Roques (Alphonse).

Sergents :

MM. Verdier, Tribié.

Caporal :

M. Cardieu.

Soldats :

MM. Lassalle, Philippe; Barre, Antoine; Lavigayrie, Baptiste; Lacombe, Jean.

### Nominations.

Lieutenants :

MM. Dumas, Dissès, Pellét, Cocula, Lavinal, Bruch, Dunoyer.

M. Murat (Officier d'approvisionnement).



Bien sincères félicitations.

## A vos Lyres !!!

### L'ambulance du château.



Le salon du château n'est plus qu'une ambulance... Les lits blancs ont chassé les meubles luxueux; Lustres, fresques, lambris, tableaux voluptueux Font un décor de fête à ce lieu de souffrance.

Telle une ange d'amour, de vie et d'espérance, L'infirmière sourit aux blessés et, sur eux, Veille avec tant de soins que son cœur généreux, Les arrache à la mort pour les rendre à la France...

Joyeux, ils ont offert leur vie en holocauste; Ils sont tombés vainqueurs, beaux de gloire, à leur poste, Au mur humain dressé contre l'envahisseur...

Toute la France est là, dans ces cœurs d'infirmières. C'est le foyer lointain, c'est l'aimée, ou la sœur... C'est pour ceux qui n'ont rien la tendresse des mères.

Edouard FORCADE.

### Au poste d'écoute.

Réflexions étant de garde  
le Soir de Noël.

C'est la nuit noire. Il est minuit.  
Le vent fait rage. Le bois pleure.  
Il pleut toujours! La sale nuit...  
Oh! comme elle est triste, cette heure!...



Il faut veiller, car « il » est là  
Dans l'ombre épaisse qui le cache,  
Le Germain qui nous attaqua,  
L'orgueilleux, l'assassin, le lâche.

Le vent fait rage. Sale nuit...  
Comme le cœur, navré, se serre!  
Un projecteur allemand luit,  
Un obus passe... C'est la guerre...

A cinquante pas, en avant  
De la tranchée où sont les vôtres,  
Le poste d'écoute est, souvent,  
A moins de cent mètres des « autres ».

Il pleut toujours. Quel sale temps!...  
Coiffés de nos toiles de tentes,  
Nous restons au milieu des champs,  
Vivant des heures angoissantes...

Alors, un étai prend le cœur :  
Le souvenir des logis vides ;  
Des tout petits, à l'œil rieur,  
Anges, de caresses avides ;

De l'épouse, au geste si las,  
Qu'il semble ignorer la prière ;  
De l'aïeule, traînant ses pas,  
Par habitude au cimetière...

Mais, là, dans l'ombre on a parlé...  
« Qui vive ? » — « Ami ! » — « Vive la France ! ».  
Le noir chagrin s'est envolé  
Pour faire place à l'espérance.

Dans vos lits, aux rideaux légers,  
O ! chers petits, dormez sans crainte ;  
Rêvez aux moutons, aux bergers,  
Que conduisit l'étoile sainte ;

Rêvez aux beaux papillons d'or  
Qu'on va chasser dans la prairie,  
A vos soldats de plomb encor,  
Futurs soldats de la patrie ;

Et vous, mamans, levez vos fronts,  
Auréolés par la souffrance,  
Car la honte de leurs affronts  
N'atteint pas à notre vaillance !

Nous sommes là, jeunes et vieux,  
Pour chasser leurs hordes infâmes,  
Et terrasser tous leurs faux dieux,  
Qui peuvent voir pleurer des femmes!...

C'est la nuit noire. Il est minuit.  
Le vent fait rage. Le bois pleure.  
Il pleut toujours. La sale nuit...  
Mais comme elle est belle cette heure !

Lieutenant PAUTARD,  
134<sup>e</sup> Territorial.

## LES GOURBIS DU BIVOUAC

Le bivouac d'aujourd'hui est un lieu où nous sommes depuis huit mois — et où il n'est pas impossible que nous restions huit mois encore. — MM. les Boches et les circonstances l'auront ainsi voulu.

Au reste, le bivouac est une ville ; il a des rues tirées au cordeau, des palais et des parcs, des maisons bourgeoises et de pauvres guitounes creusées à la hâte et qu'aucun des successifs locataires n'a assez aimée pour l'embellir.

Les palais, tout en étant creusés dans la terre, ont le sol et les parois revêtus de planches. Il y a des tables et des sièges où l'ingéniosité des poilus s'est donné libre cours. Sur les tables, appareils d'éclairage et bibelots, encriers et porte-plumes rivalisent d'originalité.

Certains parterres sont merveilleux, les plans foisonnent, les pelouses sont taillées ras, les allées ratissées avec soin. Il fait bon vivre là, et rêver le soir, sur les fauteuils rustiques, devisant de la situation

internationale ou du dernier exploit des poilus, à moins que l'on ne raconte dans la langue savoureuse du terroir une bonne histoire d'amour.

Chaque guitoune de bivouac a son nom. Sous peu les places seront baptisées et les rues numérotées.

Voici la place du Champ-de-Mars et l'avenue de la Grande-Armée.

Voilà la villa des Lièvres, la villa del Piot, la villa Jane et Marc, la villa des Sciatiques et celle des Cadets-de-Gascogne, la villa Espérance et la villa Antoinette. Beaucoup ont comme celle-ci un nom de femme, qui ne dit rien au profane mais qui dit tout à celui qui, après une absence de cinq jours, ou dix, ou quinze, revient et retrouve le nom qu'il a écrit, le nom de celle qui l'attend là-bas.

Sur les gourbis, des moulins, des aéros et des dirigeables de toutes formes et de toutes factures.

Ici, avec du fil entre deux puits, on a suspendu, comme une cloche, une ruche avec cette inscription :

Quand cette cloche sonnera,  
Le Prussien à Paris sera.

Plus loin, on a creusé sous la route un tunnel pour aller aux tranchées de première ligne. D'un côté — du nôtre — on a mis :

Tunnel de la Marne au Rhin,

de l'autre :

Passage interdit aux boches.

Et cela vous a un air de fierté charmante ; cela sonne clair et bon la gaité française.

Ah ! la riche moisson que l'on fait en suivant ainsi le front de Belfort à l'Yser. Que d'esprit alerte, de courage tranquille, de patriotisme éclairé, de foi intense et de tendresse douce ont été répandus, semés à profusion pendant les dix mois de guerre stagnante en attendant le jour où l'on pourra lutter au large sur la bonne terre, au grand soleil.

A. L.,  
129<sup>e</sup> Territorial.

## Les Fantaisistes

### Un Visiteur au Front.

- Qui vive ?
- Oncle de « poilu » du 131<sup>e</sup>.
- Entrez, *milo Diou!!!*...
- O ! poilus, admirables et admirés poilus,

quelle queue à la porte de vos tranchées, si les visiteurs Parisiens avaient, comme moi, la bonne chance d'être admis dans les coulisses du théâtre où vous jouez le grand drame ! Voyez plutôt : le public s'arrache l'*Echo des Gourbis*, tout simplement parce qu'il est rédigé, imprimé *là-bas*, et qu'il apporte l'odeur du front, la bonne humeur du trouper qui se repose entre deux coups de chien en ayant de l'esprit. Voilà qui est bien Français ! Les Boches (que le diable les rapatâfiote !) ne sont pas *drôles*, j'en ferais la gageure, dans leurs moments de repos.

Ils ne sont drôles que quand ils visent à être sublimes. Pour cette raison, je maintiens que le Kaiser est le plus drôle de tous les Allemands. Il est comique (ne cherchons pas les autres beautés de son caractère) parce

qu'il croit que c'est arrivé. Et la nation boche — reconnaissez là son manque d'*humour* — frissonne d'enthousiasme. Figurez-vous le président Poincaré parlant de « son épée destructrice ». Le pays tout entier se tordrait de rire. Sérieusement, analysez ce mot historique. L'épée allemande n'est pas forgée pour exterminer l'ennemi, mais pour *détruire*. Ce mot contient toute l'idée de *leur* guerre.

Allons, chers poilus, continuez à nous envoyer votre bonne humeur et vos mots pittoresques. Je me retire tout heureux de ce que j'ai vu. Ne rougissez pas trop si je répète que je vous admire. Mais laissez-moi vous faire part d'une autre *admiration*, qui vous ira au cœur. C'est un campagnard qui va vous quitter. J'étais allé en province avec un peu de terreur. Je craignais de trouver les récoltes encore sur pied, pourrissant ou desséchées. Heureuse surprise ! J'allais dire : inespéré miracle ! Il n'en est rien. Les prairies sont fauchées ; les foin rentrés ; les gerbes s'alignent sur les éteules blondes. Oh ! les admirables femmes françaises ! Vaillantes comme vous, à leur façon, elles vous ont remplacés. J'en vois déjà qui tracent les sillons de la récolte prochaine.

Voilà, il me semble, les meilleures nouvelles que je pouvais apporter au front. Quant aux civils, soyez certains qu'ils *tiennent*. Il est curieux d'entendre les conversations. Nous ne parlons même plus de la victoire finale. Ce n'est plus une question. Quant à l'époque, on discute ferme et l'on dit beaucoup de bêtises. Toute prévision est impossible. C'est l'affaire de ceux qui se battent si bien, et le secret de Dieu.

LÉON DE TINSEAU.

## Le monsieur qui revient du front.



Quand aurai-je fini de jouer les héros, pour redevenir le poilu anonyme que vous avez connu !

Mon sort n'est pas digne d'envie ; vous faites sur le front des choses héroïques, cependant j'en sais beaucoup d'entre vous qui ne résisteraient pas à la gloire qui m'écrase. — A l'arrière, un monsieur qui revient du front n'est pas un monsieur comme les autres, c'est une curiosité rarissime ; chacun l'entoure de soins touchants et lui pose les questions les plus baroques. Il lui faut tout connaître, décrire les pays qu'il a parcourus et même les autres... Il me tarde de retourner avec vous.

Une visite de politesse m'a conduit chez une vieille amie de ma famille.

Dans une vaste pièce, sombre et humide, garnie de meubles préhistoriques, plusieurs personnes, les mains sur les genoux, semblaient assister à une distribution de prix... On m'attendait.

La maîtresse de la maison présenta à l'assis-

tance le « monsieur qui revient du front ». Les dames se levèrent précipitamment comme si elles venaient d'apercevoir une souris et je fus enserré dans un cercle flatteur et infranchissable. On me prenait la main, on touchait mon képi, on palpaït mes vêtements comme on baise une icône.

Au milieu de mon effarement, je distinguai une vieille personne coiffée d'un antique bonnet à cornes et qu'on nommait « mademoiselle Philomène ». — D'autres dames, plus jeunes, me parurent moins effrayantes, mais leur personnalité s'effaçait devant celle de la vieille demoiselle.

Un peu à l'écart se tenait un jeune homme qu'on me présenta comme ayant une maladie de foie. Je saluai le jeune homme lorsque la maîtresse de céans appela : « Hilaire ! Hilaire ! viens voir le monsieur qui revient du front ! »

Hilaire fit son entrée... Agé d'une dizaine d'années, l'air idiot, il traînait au bout d'une ficelle un canon amputé d'une de ses roues.

Mais mademoiselle Philomène, me prenant les mains : « Monsieur, combien avez-vous tué d'Allemands ? Est-il vrai qu'ils sont couverts de fange ? Quand la paix sera-t-elle signée ? Où se trouve notre généralissime ? Doit-on ajouter foi à un article de mon journal annonçant qu'ils fabriquent des canons, partant des deux côtés à la fois, pour bombarder simultanément la France et la Russie ? »

J'ouvris la bouche, tout se tut. Le jeune homme et sa maladie de foie se rapprochèrent, les cornes du bonnet de mademoiselle Philomène se redressèrent comme les oreilles d'un lapin effrayé tandis que je m'essayais à retracer les heures tragiques que nous avons vécues ensemble.

L'auditoire était suspendu à nos lèvres. Un frisson traversa la pièce quand j'abordai la description de nos gourbis de la tranchée. A quels périls n'avais-je pas échappé en dormant ainsi à quelques mètres de l'ennemi ! N'avais-je pas été enrhumé ? Y avait-il des rats ?... Je parlai des créneaux et ce fut de la stupeur. La pensée que des balles entrent quelquefois par ces ouvertures parut insupportable à mademoiselle Philomène qui, en se baissant elle-même devant un créneau imaginaire, me demanda pourquoi on ne les ferme pas la nuit !... — Je dus prendre le canon mutilé et m'en aider au cours d'une conférence sur la balistique, science épineuse à laquelle je n'entends pas le moindre mot.

La maîtresse du logis m'apprit avec emphase qu'une symphonie imitative, évocatrice des champs de bataille, faisait fureur dans la localité ; mademoiselle Philomène baissa les yeux, modestement. J'articulai qu'il me serait agréable d'entendre cette œuvre et ma déclaration eut un effet immédiat. Pendant une demi-heure, les doigts de mademoiselle Philomène se promènèrent inharmonieusement sur les touches jaunies. Le jeune homme à la maladie de foie expliquait la musique qui se déroulait : « Ce sont les obus... l'arrivée d'un aéro... les mitrailleuses... ».

Je combattais sans succès une somnolence opiniâtre, lorsqu'un bruit épouvantable me rejeta hors du fauteuil où j'étais assis, le morceau touchait à sa fin et furieuse, échevelée, mademoiselle Philomène plaquait les derniers accords. Elle se démenait comme un alcoolique en proie à une crise de *delirium*.

Tout à coup la potiche et les statuettes placées sur l'instrument s'entrechoquèrent. Tout le monde se regardait, l'accord final se produisit ; un chien, réveillé en sursaut, abandonna son coussin et s'enfuit dans un hurlement plaintif. Je me levai. Le jeune homme à la maladie de foie s'inquiétait de savoir si c'était bien là le son de notre 75...

Je crois me souvenir que j'ai adressé de vagues félicitations, des mains avaient serré

les miennes et je me suis retrouvé dans la rue...

Je voudrais bien retourner sur le front.

F. VIET,  
103<sup>e</sup> régiment d'Infanterie.

## Journaux du Front.

L'Echo des tranchées a publié *Consultation*, croquis alerte et spirituel par Henri Duvernois ; un article finement observé sur l'*Embusqué* ; *Bon courage* ; *Le Pessimiste*, amusante petite comédie de l'arrière ; une *Lettre d'un permissionnaire* d'un sentiment délicat et d'une jolie tendresse par G. Morin.

L'Echo des Guitounes a donné *Notre Guitounne*, belle poésie de Jean Boyer ; une pièce de vers fantaisiste (et combien !) : *Derniers communiqués de l'Agence Wolff* ; une ballade guerrière : *Ballade des Poilus* ; une *Revue de la Presse frontale* qui cite amicalement L'Echo des Gourbis.

L'Anticafard a changé de titre. Il s'appelle maintenant « *Poilus* » et « *Marie-Louise* ». Nous avons lu dans son numéro 4 : *L'alouette*, article d'une charmante écriture et d'une touchante sensibilité, de beaux vers, des contes drôles, des annonces spirituelles. « *Poilus* » et « *Marie-Louise* » annonce la création prochaine dans ses colonnes d'une *Revue de la presse du front*.

Le Canard poilu a publié un beau *Sonnet pour les femmes françaises*, par Pierre Chapelle ; des Echos fort spirituels ; un compte rendu des spectacles du *Théâtre du Canard poilu* qui obtient tant de succès parmi nos soldats du front ; des nouvelles vraies très émouvantes et des *Fausses nouvelles* savoureuses, enfin la suite de son merveilleux roman *Landouillard va-t-en guerre*. Le *Canard Poilu* cite aimablement l'Echo des Gourbis.

Remerciements, compliments et amitiés à nos confrères des tranchées.

## Comment Elles nous lisent



Dessiné au Front par Louis ICART.

## Echos et Nouvelles du Front

### Magali au feu.

En Provence, dans les Montagnes des Maures chantées par Jean Aicard, dans les vastes et merveilleuses forêts où le chêne-liège voisine avec le pin et le marronnier, il y a chaque été des incendies que les hommes des villages arrivent presque toujours à éteindre vite parce qu'ils connaissent, prévoient et savent combattre ce fléau.

Cette année, les hommes sont peu nombreux et ceux qui restent ne sont plus très jeunes. Donc, dans un incendie de forêt, les vieux Provençaux faisaient de leur mieux pour éteindre le feu. Ils avaient de grandes difficultés à s'en rendre maîtres, lorsqu'ils virent arriver à leur secours une troupe de jeunes gens aussi alertes qu'inconnus. Ces jeunes gens ou qui paraissaient l'être, étaient les femmes et jeunes filles du village qui, ayant revêtu les pantalons des hommes absents, accouraient dans cet équipage plus commode pour éteindre le feu. Et elles l'ont éteint, naturellement. Magali a su bien porter culotte.

### Leurs gaz.

Dans une attaque récente, les boches ont employé des obus ne causant ni asphyxie, ni intoxication durables. Ils sont seulement suffocants, excitent le larmoiement, gênent la respiration, provoquent une irritation très vive des muqueuses et des vomissements.

Deux poilus parlent de ces charmantes trouvailles.

— Eh bien, dit l'un d'eux, paraît qu'ils ont trouvé mieux. Ils vont lancer des gaz qui font rigoler, des gaz hilarants qu'ils disent !... alors tu vois pas, mon vieux, au moment d'une attaque, toute la compagnie, tout le bataillon, tout le régiment, tous les poilus se fichant à se tordre !... Mince !... de rigolade !... alors !... qu'est-ce que tu dis de ça !...

— J'en dis, répond l'autre, que c'est bien boche, ces gaz-là : ça fait pleurer, ça fait rigoler, ça fait vomir, comme les boches, quoi !...

### Retour de permission.

(Entre Poilus).

— Tu reviens de permission toi ?... On a travaillé chez toi ? On a moissonné ?

— Non.

— Comment non !... On n'a pas moissonné ?... Mais on a travaillé ! On a labouré ! On a semé ! On a fauché !...

— On n'a rien fait de tout ça !

— Rien fait de tout ça ! Ah ! ça !... mais comment qu'il s'appelle ton patelin ?

— Ben ! Il s'appelle.... Paris !

## POUR AVOIR L'ÉCHO DES GOURBIS

Nos lecteurs peuvent obtenir la fourniture régulière de notre journal dans les localités où ils séjournent en s'adressant soit à la Bibliothèque de la gare, soit chez le correspondant des Messageries de journaux Hachette et C<sup>ie</sup>.



## LA TERRE DE FRANCE

Cette guerre nous aura fait mieux connaître et mieux aimer *la terre de France*, terre de notre enfance, terre qui a fait notre race et notre richesse.

Ce ne sont pas seulement les soldats qui aiment plus le sol français, ce sont tous les Français. Ceux qui sont restés au pays, loin du front et de la guerre, soignent le sol de famille avec une ardeur et un soin reconnaissants.

Quand les hommes ne sont ni assez jeunes ni assez nombreux pour faire tous les travaux des champs, les femmes et les jeunes filles de nos campagnes s'y mettent. Elles aussi défendent le sol de la Patrie.

Dans les régions voisines de la ligne de bataille, nous avons vu des jeunes filles labourer et des soldats, à leurs jours de repos, les aider dans leurs travaux, tandis que tout près et même infiniment près tombaient les obus.

Travaillons pour le souvenir de nos morts, pour le triomphe de la race, pour nos vieux, pour l'Avenir, pour notre prochain retour victorieux au village natal qui nous attend.

### De grands écrivains glorifient la Terre, le Village, le Travail français.

Nous remercions bien vivement Anatole France, Remy de Gourmont et Gustave Guiches, qui ont bien voulu nous envoyer leurs dernières œuvres dont nous publions ci-dessous des extraits et Léon de Tinseau qui nous a envoyé un article disant aussi le bon Travail français sur la terre de France.

### LA PETITE VILLE DE FRANCE

La petite ville dit aux Français qui la contemplant du haut de la colline :

« Voyez, je suis vieille, mais je suis belle; mes enfants pieux ont brodé sur ma robe des tours, des clochers, des pignons dentelés et des beffrois. Je suis une bonne mère; j'enseigne le travail et

tous les arts de la paix, j'exhorte les citoyens à ce mépris du danger qui les rend invincibles. Je nourris mes enfants dans mes bras. Puis, leur tâche faite, ils vont, les uns après les autres, dormir à mes pieds, sous cette herbe ou paissent les moutons. Ils passent; mais je reste pour garder leur souvenir. Je suis leur mémoire. C'est pourquoi ils me doivent tout, car l'homme n'est l'homme que parce qu'il se souvient. Mon manteau a été déchiré et mon sein percé dans les guerres. J'ai reçu des blessures qu'on disait mortelles. Mais j'ai vécu parce que j'ai espéré. Apprenez de moi cette sainte espérance qui sauve la Patrie ».

ANATOLE FRANCE,  
de l'Académie française.

(Sur la voie glorieuse).

Vendu au profit de l'Œuvre des Mutuels de la Guerre, Paris, Librairie ancienne Edouard Champion, 5, quai Malaquais (VI<sup>e</sup>).

### SOUVENIR

« Un jour de marché, j'entendis un paysan dire avec une énergie que je ne soupçonnais pas : « Nous sommes sept dans ma famille qui partons tous. Nous n'emporterons ni or ni argent, car si nous tombons sur le champ de bataille, nous ne voulons pas qu'une parcelle de la fortune de la France aille entre leurs mains! » Dès lors, j'eus davantage encore de confiance. Ce paysan avait fait le sacrifice de sa vie, mais non celui de sa fortune et celui du succès final. Il fit un assez long discours, fiévreux et haché, pendant lequel il buvait force tasses de cidre, puis il monta dans sa carriole et disparut. Il avait fait jusqu'au bout son devoir de laboureur qui, ayant semé, puis récolté, vient vendre les produits de son travail. Son devoir de soldat allait commencer, et, comme il avait été sans doute un âpre paysan, il allait devenir un âpre combattant ».

REMY DE GOURMONT.

(Pendant l'orage).

En vente au profit de « l'Œuvre du vêtement du Prisonnier de Guerre », Paris, Librairie ancienne Edouard Champion, 5, quai Malaquais (VI<sup>e</sup>).

### REFLETS DE GUERRE

« Bargue laboure. Entre les feuilles d'un acacia, je le vois dans son champ. Je l'entends aussi. Il parle à son bœuf : « Ah! ah! allons donc! Rouge!... Arré! arré! donc! où vas-tu?... Ah! à ça! mais par ma foi, tu es fou ou imbécile?... Ha! ha!... Tu crois qu'il n'y en a que pour toi des mouches?... Ha! ah! ah! Tu fais le feignant parce que c'est pas le fils qui te mène, espèce de grand vaurien! Tu profites qu'il est en train de se battre? mais il reviendra! Et j'y dirai par ma foi, j'y dirai tout ce que tu m'as fait, espèce de grand animal! ha! ha! ha!... Allons donc!... Las! tu vois bien que quand tu veux ça vaut mieux, las!... »

Un pas sur la route. Au bord du chemin, le facteur appelle : « Bargue »! (*C'est une lettre*) : « Chers parents, je vais bien, faites vous de même. Quand vous m'écrirez, je vous ferai réponse. Je pense qu'à l'heure qu'il est, on laboure et que le Rouge ne fait pas enrager le père. Quant à ce qui est de moi, ça va. Je vous en dis pas plus long. Je vous embrasse et « Vive la France! à bas l'Allemagne!... ».

Le silence retombe... La voix de Bargue reprend : « Ha! ha! ha!... Allons donc! Rouge! Grand feignant! Tu l'as entendu, chacun son métier, le fils se bat, le père faut qui travaille, et fais toi de même, feignant!... ».

GUSTAVE GUICHES.

*Gustave Guiches* est notre grand écrivain quercynois, auteur de *Céleste Prud'homat*, de *L'Ennemi*, de *Chacun sa vie*, de *Vouloir*. Le passage que nous venons de publier est extrait de notes prises pendant la guerre dans notre petite Patrie natale que Gustave Guiches aime, connaît et sait si bien faire revivre en toutes ses émotions et toutes ses délicatesses.

L'imprimeur-gérant : MORISOT.

Bar-le-Duc, Imp. CONTANT-LAGUERRE.